

MIRBEAU ET LÉON BLUM

Bien qu'ils n'appartiennent pas à la même génération et que leurs parcours politiques et littéraires aient été fort différents, Octave Mirbeau et Léon Blum étaient liés d'amitié, s'appréciaient vivement, et ont manifesté publiquement leur admiration réciproque. Il n'en est que plus dommage que la perte - peut-être pas irréparable - des archives de Blum nous interdise pour l'instant de juger de leurs relation par les lettres du grand écrivain.

Leur rencontre n'avait pourtant rien d'évident. Khâgneux au lycée Henri IV, puis normalien, le jeune Blum eût pu apparaître à son aîné comme le pur produit d'une université éducatrice, qui coule les meilleurs esprits dans un moule dogmatique et uniformisant et leur inculque des préjugés qu'il n'a, pour sa part, jamais cessé de tourner en dérision : par exemple, le préjugé "classique", dont Blum était imprégné, qui veut que les mots expriment exactement les idées et rendent compte de la réalité ; ou l'illusion que le monde est rationnel et que, par la raison, on peut parvenir à convaincre, y compris les anti-dreyfusards les plus obtus. Conseiller d'État, Blum faisait partie de ces grands corps où Mirbeau ne voyait que des instruments de domination entre les mains d'une minorité de privilégiés. Dilettante et, pendant longtemps, apolitique, et de surcroît fort critique à l'égard de l'anarchisme (1), Blum n'avait, semble-t-il, guère de chances *a priori* de plaire au justicier engagé passionnément aux côtés des pauvres et des démunis ; et, quand il s'est battu pour l'unité socialiste, il eût pu susciter les sarcasmes de notre irréductible libertaire, allergique à la politique partidair (2). Inversement, pour un jeune homme épris de mesure et d'équilibre, l'auteur de *L'Abbé Jules* et du *Jardin des supplices*, le pamphlétaire au vitriol, le caricaturiste amateur d'outrances, avait toutes chances d'apparaître comme un énergumène, un excité ou, à tout le moins, un excessif.

Il n'en a rien été, et s'il est clair que des divergences d'approche et de style ont pu parfois susciter des réticences, dont témoigne notamment l'article de Blum sur *Le Jardin des supplices*, ils n'en ont pas moins été longtemps très proches l'un de l'autre. Ce qui les a rapprochés, tout d'abord, c'est le milieu de la *Revue Blanche*. Léon Blum y a collaboré de juillet 1892 à mars 1901 ; et, si Mirbeau n'y a guère publié que l'avant-dernière mouture du *Journal d'une femme de chambre* pendant l'hiver 1900, il était très lié aux frères Natanson, surtout Thadée, et il passait souvent dans les bureaux de la revue, avec son chien Dingo. Cela créait inévitablement des liens de connivence intellectuelle.

Ensuite, et surtout, c'est l'Affaire Dreyfus qui les a jetés côte à côte dans la bataille pour la Vérité et la Justice. Ils ont fait partie tous deux de ces "*intellectuels*", comme Barrès les a appelés par dénigrement, qui ont mis l'éthique au poste de commande et choisi de se battre pour les victimes du mensonge et de l'iniquité contre les institutions oppressives. Dans ses *Souvenirs sur l'Affaire*, près de quarante ans plus tard, Léon Blum évoquera ainsi son compagnon :

Presque chaque soir, à la même heure, la porte s'ouvrait avec fracas et l'on entendait de l'antichambre la voix et le rire éclatant d'Octave Mirbeau. L'âme violente de Mirbeau, tiraillé entre tant de passions contraires, ne se donnait pas à demi. Il s'était jeté à corps perdu dans la bataille, bien qu'aucune affinité naturelle ne l'inclinât à s'enrôler sous le nom d'un Juif, parce qu'il aimait l'action et la mêlée, parce qu'il était généreux, et surtout parce qu'il était pitoyable, parce que la vue ou l'idée de la souffrance, souffrance d'un homme, souffrance d'une bête, souffrance d'une plante, était littéralement intolérable à son système nerveux (3).

On sait que l'Affaire a été, pour notre "*imprécauteur au coeur fidèle*", une immense déception, dont témoigne notamment l'ultime version du *Journal d'une femme de chambre*. Il a eu tôt fait d'y voir une illustration de l'universelle loi du meurtre qui le hante depuis des années et dont il a tenté d'exorciser l'angoisse dans cette monstruosité littéraire qu'est *Le Jardin des supplices*. Or c'est précisément de ce roman fait de pièces et de morceaux, à la fois grand-guignolesque et caricatural, angoissant et burlesque, hallucinant et distancié, que le critique au goût classique est

amené à rendre compte dans *La Revue blanche* du 15 juillet 1899, trois semaines seulement avant que ne s'ouvre, à Rennes, le procès en révision d'Alfred Dreyfus. Exercice délicat, en vérité, car il ne sait pas très bien par quel bout attraper une oeuvre à nulle autre pareille, qui échappe à toute classification et qui fait éclater toutes les formes instituées, alors que, d'ordinaire, très classiquement, il juge dans une oeuvre "*la plus ou moins grande justesse de construction de l'action et des développements psychologiques*" (4). Sa gêne est donc sensible, et il l'avoue sans fard. Mais en même temps il a suffisamment connu Mirbeau, au cours des deux années de lutte pour la Vérité et la Justice, pour savoir que son "*âme tendre et aimante*" ne saurait épouser vraiment les goûts sadiques de sa "*prodigieuse héroïne*", qui, pourtant, par bien des aspects, lui ressemble ; et il est suffisamment lucide sur lui-même pour subodorer - "*peut-être*" - dans ses propres réticences littéraires "*une dernière défense de [sa] sensibilité*". Bel exemple de distanciation critique !

On ne saurait dire que ce roman ait un sujet. C'est une imagination, un décor, un symbole... Un chenapan, escroc et maître-chanteur, reçoit d'un ministre, complice de ses escroqueries et de ses chantages, l'apparence d'une mission scientifique. Il part, heureux de quitter sa vie de boue et de mensonge, espérant bâtir, à la lumière de l'Orient, la pureté d'une existence nouvelle. Il devait s'arrêter à Ceylan ; l'impérieux amour que jeta en lui Miss Clara le conduit en Chine. Il y demeure, asservi aux caprices érotiques et sanguinaires, à toute l'ardeur atroce de cette fille blonde et amoureuse. Il la conduit au baignoire où les forçats affamés s'arrachent à coups de dents les viandes pourries que leur tend Clara, au bout d'une petite fourche de jade et d'or. Il l'accompagne au Jardin des Supplices, où, dans le luxe paradisiaque de fleurs disposées par des jardiniers, qui sont des créateurs et des poètes, se nichent les gibets, les chevalets, les pals ; et tous deux, dans des étreintes et des baisers, guettent le spasme dernier des tortures. Il la guide au bateau de fleurs démoniaque où l'ivresse du sang, de la souffrance et de la mort s'achève dans les plus extraordinaires luxures. Je crois qu'après cette dernière leçon le héros de M. Mirbeau a pu sans remords revenir en France ; il n'avait pas perdu son temps.

Voilà d'atroces aventures. M. Octave Mirbeau n'a rien fait pour en pallier l'horreur. Il semble au contraire que son ironie dure et sauvage ait trouvé une volupté cruelle à en développer, à en prolonger l'épouvante. Vous le verrez guetter les ardeurs insatiables et sanguinaires de Miss Clara avec la même avide attention qu'elle-même met à surprendre le tressaillement suprême des suppliciés. Peut-être, au fond de lui, s'est-il senti de la tendresse pour sa prodigieuse héroïne. Il cache une grande pitié sous ses sarcasmes, comme elle cache sous des baisers et sous des fleurs le trouble féroce de sa joie. Comme Miss Clara, M. Mirbeau aime l'amour, la souffrance et la mort ; et il ne sépare guère, dans sa pensée, ces trois formes analogues de la vie.

Peut-être ai-je une préférence pour le prologue et pour la première partie - la vie du héros à Paris, avant son exode - qui sont forts, simples, et où l'outrance énorme et caricaturale de l'ironie ne coûte rien à la vraisemblance, à la vérité. Pour le reste, M. Mirbeau a poussé plus loin encore qu'on n'aurait pu l'imaginer ses dons de violence, d'éloquence, de richesse et de grossissement. Son imagination de bourreau est prodigieuse, et les supplices du rat, de la cloche, surtout l'inoubliable supplice de la caresse, sont d'une horreur persistante et imprévue. Il a décrit l'adorable jardin avec un amour, une science, une abondance inépuisables. Le baignoire ou le bateau de fleurs surpassent tout ce qu'on peut concevoir par l'intensité de la cruauté ou de la luxure. Mais, je ne sais pourquoi, en y songeant, je garde, au fond de moi, une appréhension et une gêne. Est-ce la simplicité du symbole et de la pensée ? Est-ce qu'il subsiste, dans ce bel effort d'imagination poétique et d'éloquente colère, quelque chose d'artificiel, de presque mécanique ? Je l'ignore. Et peut-être aussi cette dernière réserve n'est-elle qu'une dernière défense de ma sensibilité, plus rancunière que ma raison.

C'est "aux prêtres, aux soldats, aux juges, aux hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes" que M. Mirbeau a dédié "ces pages de meurtre et de sang". Mais, au fond, ce sont aussi des pages de colère, d'amertume et de souffrance, et même, peut-être malgré lui, des pages de

pitié et de bonté. Et quoi qu'il en soit, ce n'est certes pas ce livre qui m'empêchera de penser que, sous la verve cruelle et rauque de M. Octave Mirbeau, doit vivre une âme tendre, aimante, qui, même dans ce fracas de fureur et de carnage, étouffe de la tristesse et de l'amour. J'en ai eu l'impression profonde, presque douloureuse, en lisant autrefois des livres que j'ai aimés, Sébastien Roch, Le Calvaire, L'Abbé Jules. Je les aurais haïs sans cela. Et ceux qui sont restés dupes doivent exécrer M. Octave Mirbeau. Car ses dons d'écrivain sont si personnels et si outrés qu'ils ne peuvent s'accommoder d'une médiocre estime ; il faut aimer ou haïr. Pour moi, devant ce livre qui, de toute l'oeuvre de M. Mirbeau, est à coup sûr le plus excessif, le plus brutal, le plus volontaire, j'ai longtemps hésité, entre deux sentiments extrêmes ; mais au fond, je suis presque sûr que j'aime encore (5).

Deux ans plus tard, les éditions de la *Revue blanche* publient ses *Nouvelles conversations de Goethe avec Eckermann*, dont il envoie aussitôt un exemplaire dédicacé à Mirbeau (6). La forme dialoguée, comme chez notre "*imprécateur*", permet de souligner les contradictions inhérentes aux choses en même temps qu'elle exprime le dédoublement de l'auteur. Elle rend aussi possible le passage d'un sujet à l'autre sans que le lecteur ait une impression d'incohérence et de coq-à-l'âne. Or, à la date (fictive) du 15 mars 1900, alors que *Le Journal d'une femme de chambre* paraît saucissonné en feuilleton dans la *Revue blanche*, voici comment Goethe, reprenant plusieurs phrases de l'article de Blum, juge l'auteur de ces oeuvres qui le mettent mal à l'aise :

Sous la verve outrée ou rauque de Mirbeau vit une âme aimante et tendre. Sous ce fracas de carnage, de fureur et de luxure se cache un grand fond de tristesse et d'amour. J'en ai eu jadis la révélation presque douloureuse en lisant des livres que j'aimais, Le Calvaire, Sébastien Roch, L'Abbé Jules. Je les aurais haïs sans cela. Et je comprends que ceux qui se trompent haïssent Octave Mirbeau, car ses dons d'écrivain sont si personnels, si excessifs, qu'ils ne peuvent s'accommoder d'une estime médiocre. Pour moi, j'accorde que sa violence est dure et sauvage, que l'outrance énorme et caricaturale de son ironie lèse parfois la vraisemblance et la vérité, que dans ses plus beaux efforts d'imagination poétique et de colère éloquente on perçoit quelque chose d'artificiel, de presque mécanique, qui gêne. Soit. Mais il reste précisément l'éloquence, la colère, la violence et la vigueur même de l'ironie. Et il reste aussi la tendresse, la pitié pénétrante et vraie pour les pauvres, pour les enfants, pour les animaux, pour la matière blessée, pour tout ce qui souffre humblement et doit cacher sa peine, pour tout ce qui veut vivre et sent étouffer sa vie. Il reste la bonté patente de l'homme, son courage, son amour désintéressé de l'art, sa probité, et que son talent, sous toutes les formes de la critique ou de l'action, ait toujours servi des causes justes (7).

On sent Blum déchiré entre son admiration pour l'homme et pour le justicier et ses réserves, pour ne pas dire plus, face à des oeuvres qui choquent ses exigences d'équilibre, et de vraisemblance - cette vraisemblance brocardée par Mirbeau, qui n'y voit qu'une mystification visant à mutiler une vérité trop hideuse pour les "*aveugles volontaires*", incapables de "*regarder Méduse en face*" (8). Bien que nous n'en connaissions malheureusement pas le texte, il est assez probable que la lettre de six pages qu'il adresse au romancier lors de la parution du *Journal d'une femme de chambre*, constitue un bilan critique de ce qu'il a aimé et de ce qui l'a choqué (9). Mais, trois ans plus tard, il n'a plus aucune réticence à applaudir *Les Affaires sont les affaires*, parce que Mirbeau s'est précisément efforcé d'y retrouver le secret de la grande comédie moliéresque de caractère et de moeurs (10). Aussi, dans son compte rendu, salue-t-il "*une oeuvre très noble, très puissante*", qui lui apparaît "*essentiellement*" comme "*une étude de caractère*" : "*Elle ne comporte en réalité qu'un personnage unique. Mais ce n'était pas trop de trois actes pour mettre en oeuvre un caractère d'une telle ampleur, d'une telle complexité, je dirai surtout d'une telle nouveauté*". Jugement d'autant plus intéressant que bien des critiques n'ont pas, à l'époque, admis cette "*complexité*" contraire aux

conventions théâtrales en vigueur, et que, par la suite, d'autres critiques, aussi mal inspirés, ont cru voir en Isidore Lechat un personnage monolithique et dans la pièce une oeuvre manichéenne... Quant au dénouement, souvent qualifié de "*shakespearien*" pour sa force tragique, Blum le juge "*vrai*" : "*C'est une grande beauté d'avoir poussé ainsi jusqu'à l'extrême vérité d'un caractère, d'en avoir montré la permanence rigoureuse, inflexible*" (11). D'autres au contraire l'ont jugé "*invraisemblable*" - c'est plus commode ! - , les uns parce que, selon eux, une crapule comme Isidore Lechat ne devrait pas éprouver de douleur paternelle (Jules Renard, par exemple), les autres au contraire parce que, selon les canons théâtraux en vigueur, il ne devrait pas se ressaisir pour démasquer les deux escrocs qui spéculaient sur sa douleur...

Un an plus tard Mirbeau et Blum participent de conserve, aux côtés de Jean Jaurès, à l'aventure de *L'Humanité*. Pour le romancier, il s'agit d'un quotidien progressiste, indépendant des puissances d'argent, où il entend bien continuer à mener le bon combat pour la justice, en art comme dans l'ensemble de la société. On sait qu'il reviendra vite de ses illusions et que, au bout de six mois, il se retirera d'un journal où l'on sacrifie tout à la politique politicienne et où l'art et la littérature ne comptent pas (12). Mais il a eu le temps de rendre hommage à Claude Monet, ce qui n'est pas une surprise, et, plus inattendu; à Anna de Noailles, dans un article rédigé sous la forme d'une lettre ouverte à celui qui la lui a révélée : Léon Blum.

À Léon Blum

Je vous dois, mon cher Blum, une confession et un remerciement.

Vous m'aviez dit, il y a de cela longtemps : "Lisez donc Mme de Noailles !" (13) Et je ne l'avais pas fait. Pourquoi ? En vérité je n'en sais trop rien... C'est sans doute que je lis fort peu de romans (14), et aussi parce que je me méfie toujours de la littérature des femmes. Elle est envahissante et stérile... Non, vraiment, elles sont trop qui écrivent aujourd'hui... En général je trouve qu'il y a fort peu de choses à prendre dans les livres des femmes ; et c'est curieux, car elles sont toujours d'exquis écrivains épistolaires, quand elles le veulent et qu'elles savent qu'elles n'écrivent point pour la postérité... Ah ! que ne bornent-elles à ce genre délicieux un talent par où elles nous furent et elles nous sont tellement supérieures ?... Les femmes - je parle des femmes qui écrivent, non des lettres familières, mais de prétentieux romans, car, Dieu merci ! il en existe encore qui n'en écrivent pas - s'ennuient de leurs devoirs de femmes, et, s'ennuyant, elles ne savent plus quoi faire, dès qu'elles ont passé l'âge de l'amour (15)... Et, comme il faut bien qu'elles fassent quelque chose, ne pouvant plus faire des maris ridicules, des amants insupportables, des cocus douloureux, et même des enfants chlorotiques, alors elles font des livres... Aujourd'hui, plus que jamais, la littérature est le refuge encombré des désœuvrés et des impuissants... Quand on n'a pu exercer une fonction quelconque, qu'on a échoué en toutes choses, qu'on végète tristement, dans une carrière triste, qu'on a gaspillé sa vie de toutes les manières et de tous les bouts, qu'il ne nous reste plus que la dalle de la morgue ou le lit de l'hôpital, on sera toujours de taille à écrire un livre, et même beaucoup de livres... Autrefois, un jeune homme qui, comme on dit, se trouvait au bout de son rouleau, s'écriait, du moins dans les drames : "Eh bien, je vais me faire tuer en Afrique !" Aujourd'hui, le même jeune homme, dans les mêmes conditions désespérées, s'écrie, cette fois dans la vie : "Eh bien, je vais écrire un livre !" Rien n'est plus facile, en effet, que d'écrire un livre. Le difficile est d'en écrire un bon. Et nous en découvrons si peu de bons, parmi ceux des hommes, combien moins encore parmi ceux des femmes ! Les plus charmantes y perdent leur charme, les plus spirituelles leur esprit, les plus intelligentes leur clairvoyance, et les meilleures leur bonté... Il ne leur reste plus qu'une sentimentalité, artificielle et banale, qu'elles décorent du nom de psychologie, toujours la même d'ailleurs, et qui, si elle m'est déjà insupportable chez les hommes, me devient complètement odieuse chez la femme... Vraiment elles abusent, plus que de raison, de leur tyrannie, de notre soumission et de notre galanterie (16)... Je sais bien que la femme pense

s'affranchir définitivement, conquérir sa personnalité humaine, en écrivant des romans, car elle croit encore à sa dépendance sociale, elle qui est la maîtresse souveraine de tous et de tout... Ah ! que ne s'affranchit-elle, d'abord, de cette manie dangereuse et sans gloire, qui lui enlève, peu à peu, le prestige de sa grâce, de sa force, de sa royauté sur nous, en lui donnant, comme à nous, les sottises de nos ambitions et les laideurs de nos rivalités professionnelles... Vraiment, je comprends la haine qu'eurent des esprits libéraux, pondérés et galants, contre ce qu'on appelait les bas bleus et que nous appelons les femmes de lettres... Et c'est peut-être le seul sentiment juste qu'eut Napoléon, la seule preuve d'intelligence qu'il ait donnée en sa vie de violence, de désordre et de folie. Si encore les femmes qui écrivent étaient toutes disgraciées de la nature, laides, infirmes ou malades, trop vieilles, repoussées de l'amour, comme ce serait touchant ! Et comme je les aimerais ! Comme je les admirerais ! Et avec quelle pitié ardente je les encouragerais, par des prix d'Académie, des prix Nobel, des décorations, à poursuivre dans un livre, l'illusion d'un rêve que les réalités quotidiennes leur refusent !... Mais ce n'est pas toujours le cas. Parmi les femmes qui écrivent, nous en connaissons beaucoup qui, non seulement furent, mais qui sont jolies (17). Quel dommage !... J'ai lu l'autre jour, dans un journal, les confidences d'une "dame de lettres" à un interviewer. Elle est célèbre par sa beauté et ses livres sont ce qu'il y a de plus nul dans le monde, le dessous de rien... Elle disait : "C'est plus fort que moi, il faut que j'écrive et que j'écrive... Oui, je sens en moi des forces qui bouillonnent... des pensées si ardentes qu'elles me feraient éclater le cerveau si je ne leur donnais pas la soupape du livre... des démons qui me poussent et qui, malgré moi, me mettent la plume à la main... Alors j'écris, j'écris... j'écris... Vous voyez, c'est plus qu'une vocation : c'est en quelque sorte une nécessité vitale..." Comme c'est triste ! Et, disons-le encore une fois, quel dommage !

Donc, mon cher Blum, pour toutes ces raisons, dont je ne suis pas très sûr, ni très fier, et pour d'autres que j'ignore heureusement (18), et par paresse peut-être plus encore que par méfiance, je ne m'étais pas décidé, malgré vos conseils, à lire Mme de Noailles. Je crois même qu'à une réunion de l'Académie Goncourt, quelqu'un ayant proposé à nos suffrages le nom de cet écrivain, je jugeai à propos de railler notre ami, tout au moins de le plaindre, en tout cas de lui dire : "Comment, vous aussi, vous tombez dans le panneau ?" Et naturellement je le traitai de snob... J'étais, je l'avoue avec un peu de honte, sans excuse, car je connais la sûreté de votre goût, la qualité si précieuse de vos émotions, et jusqu'à la sévérité indulgente - mais pénétrante et ferme - de votre justice. Je savais que ni les salons, ni les tables luxueusement servies, ni tous les endormements voluptueux ou vaniteux du monde, n'ont de prise sur vous... Je savais tout cela, et plus encore, et du moment où vous me disiez : "Lisez Mme de Noailles", je devais la lire en dépit de mes pauvres raisons, qui n'étaient que préjugés et parti pris.

Cela voulait dire :

- Mais non, il n'y a rien de ce que vous croyez y être. Il n'y a ni futilité mondaine, ni sentimentalité frivole, ni femmes incomprises de leurs maris, de leurs amants, de leurs confesseurs, ni rien de ces petites histoires agaçantes et répétées, qui traînent, sur les tapis, d'un Bourget à l'autre, d'un salon à l'autre, d'un adultère à l'autre, et que toutes les femmes, d'un geste pareil, rarement en même temps, pour en comparer leurs ouvrages, et qui vous irritent, et que vous fuyez avec raison... Et, s'il en était ainsi, ami de votre repos et de vos nerfs, est-ce que je vous eusse dit : "Lisez Mme de Noailles" ? ... Je vous ai dit "Lisez Mme de Noailles" parce que je vous connais et que je sais qu'elle vous enchantera... parce qu'il y a en elle de la vie, un tumulte, un débordement de vie... quelque chose de très neuvement lyrique et de très audacieusement humain... une passion extraordinaire, clairvoyante et forcenée, une spontanéité, une hardiesse, une variété d'impressions somptueuses, profondes et vraies (19), et comme il est très rare d'en rencontrer, même chez les meilleurs écrivains que vous aimez... parce qu'il y a en elle un admirable sentiment matérialiste de la forme, une conception très forte, et tout à fait charmante, de l'immoralisme devant la nature et devant la vie... parce que c'est fort, c'est viril, c'est humain, c'est très beau... et c'est très femme aussi, merveilleusement femme. Vous verrez, dans La Nouvelle espérance (20), le plus beau type de

femme de toute notre littérature. Cherchez, et nulle part vous n'en trouverez un si complet, si criant de vérité, si hardiment fouillé jusqu'au tréfonds de l'âme et du corps... tel enfin qu'une femme seule pouvait en réaliser le prodige, à la condition qu'une femme se rencontrât - et elle s'est rencontrée en Mme de Noailles - qui comprît tout, qui sentît tout, et qui, chose invraisemblable, ne mentît jamais...

Alors, cette année, j'ai emporté à la campagne, les livres de Mme de Noailles, et je les ai lus... Et toutes ces sensations que m'annonçait votre "Lisez Mme de Noailles", je les ai retrouvées, multipliées en moi, par le contact de ces livres avec mon esprit... Vous avez trop bien parlé de ces livres dans L'Humanité pour que j'ajoute quoi que ce soit à ce que vous avez dit beaucoup mieux que je ne saurais le faire... Et ces livres, et vos études sur ces livres, sont assez beaux pour qu'ils puissent se passer de mes commentaires...

Je voulais vous dire simplement ceci :

- Mon cher Blum, j'ai lu enfin Mme de Noailles, et vous aviez raison, ç'a été une des joies de lecture les plus violentes et les plus douces de ces dernières années... (21) Cette joie, je vous la dois, et je vous en remercie... Et comme on est stupide de retarder ses plaisirs au lieu de les prendre dès qu'ils s'offrent à vous, surtout par l'entremise de l'homme que vous êtes... de l'homme attentif, prévoyant et sûr que vous êtes.

Octave Mirbeau (22)

Quelques mois plus tard, Mirbeau adresse à son jeune ami, agrémenté d'une dédicace, un exemplaire numéroté, sur vélin d'Arches, de sa nouvelle *Dans l'antichambre (histoire d'une minute)*, publiée chez Romagnol et illustrée par le graveur Edgar Chahine (23). Détail intéressant et significatif : le petit volume est très publiquement dédié "*À Léon Blum*". Il le reçoit souvent chez lui - notamment le 29 octobre 1905, où Blum vient accompagné du jeune Jacques Copeau, fort attendu. L'année suivante, les deux amis se retrouvent au coude à coude dans une bataille politique autant que littéraire : celle du *Foyer* (24). Quatre lettres de Blum à son grand aîné en témoignent (25). On sait que cette comédie au vitriol, qui stigmatise la charité-*business* et ose évoquer l'exploitation économique et sexuelle des enfants dans des foyers prétendument charitables, avec la bénédiction des politiciens républicains complices, a profondément choqué Jules Claretie, l'administrateur de la Comédie-Française, qui, après une semaine de réflexion, a jugé, le 24 juillet 1906, que la représentation était décidément impensable sur la scène de la Maison de Molière. Comme il s'agit d'un théâtre d'État, donc dépendant du gouvernement, et comme, d'autre part, la veulerie de Claretie est bien connue (ne le surnomme-t-on pas "*Guimauve le conquérant*" ?), Mirbeau décide de s'adresser directement au supérieur hiérarchique de l'administrateur : le ministre de l'Instruction Publique, qui n'est autre qu'Aristide Briand, dans l'espoir que celui-ci, pour éviter le scandale d'un refus, jouera de son autorité pour lui imposer la représentation de sa sulfureuse comédie (26). Or il se trouve qu'il connaît Briand depuis une douzaine d'années, qu'il a signé avec lui, en octobre 1898, le "*Manifeste de la coalition révolutionnaire*" (27), et qu'il voit en lui un politicien plus honnête et plus digne de confiance que la quasi-totalité de ses confrères, tous qualifiés de "*mauvais bergers*" (28). Néanmoins, il ne l'a, semble-t-il, pas revu depuis longtemps, et il préfère donc, pour mettre le plus de chances de succès de son côté, être introduit auprès du ministre. Il s'adresse pour cela à son ami Léon Blum, qui s'est engagé une année plus tôt dans le nouveau Parti Socialiste S. F. I. O. . Réponse de Blum, le 30 juillet 1906 :

[En-tête : Les Vives eaux, Dammarie-les-Lys, Seine et Marne]

Lundi

Votre lettre m'arrive à l'instant, mon cher ami (Lundi, midi). Je vous réponds à Paris, en recommandant de ne pas faire suivre, puisque je crois comprendre que vous serez à Paris demain et que vous passerez probablement chez vous (29). C'est en tout cas le seul moyen que je voie de vous atteindre. Je pars moi aussi pour Paris ce soir. Mais je suis pris au Conseil (30), sans

*échappatoire possible, demain après-midi jusqu'à 6 h. et Mercredi de 1 heure à 4 heures. Je ne puis donc aller chez Briand avec vous que Mardi de 6 à 7 h., Mercredi après 4 heures. Voilà exactement mes heures libres. Envoyez-moi donc un petit bleu demain matin rue du Luxembourg. Et je n'ai pas besoin de vous dire que le peu d'action que je puis exercer sur Briand (vous en détenez, par votre nom seul, plus que moi par toute ma personne) vous appartient absolument. En tout cas, je crois que je puis être un **témoin** utile, et en ce sens il n'est peut-être pas négligeable que je vous accompagne (31). J'attends donc vos instructions demain matin, et nous conviendrons, entre autres choses, du jour où vous viendrez nous voir aux Vives-Eaux (32).*

*Je suis à vous de tout coeur, mon cher ami, et me réjouis de vous revoir. Tendrement vôtre.
Léon Blum (33)*

Deuxième lettre, le même jour, pour être sûr de joindre son correspondant :

[En-tête : Les Vives eaux, Dammarie-les-Lys (Seine-et-Marne)]

Lundi

Mon cher ami,

Je viens de vous écrire à Paris, où je suppose que vous serez demain. Mais pour plus de sûreté, j'envoie également à Corneilles (34) le petit mot que voici. Je serai à votre disposition Mardi à 6 h. du soir (je passe toute l'après-midi au Conseil) ; Mercredi matin jusqu'à 11 h. 1/2 ; Mercredi après-midi après 4 heures (je suis encore pris au Conseil jusque-là). Je vous ai demandé, si vous étiez à Paris, de m'envoyer un petit bleu. Si vous êtes à Corneilles, envoyez-moi une dépêche rue du Luxembourg, bien entendu.

Votre ami

Léon Blum

Rien ne m'étonne de Claretie, bien entendu (35). Je croyais cependant qu'avec vous il n'eût pas osé. (36)

En dépit des précautions prises par Blum, Mirbeau ne le rencontre pas à temps et doit se rendre seul au ministère, au matin du 4 août, avant que Briand ne parte pour un congrès de la Ligue de l'Enseignement qui se tient à Angers. Devenu un professionnel de la politique, et peu désireux de s'engager dans une bataille où il aurait plus à perdre qu'à gagner, le ministre naguère encore socialiste suggère de laisser trancher les comédiens... ce qui reviendrait à rétablir le Comité de lecture aboli en octobre 1901 grâce à Mirbeau, qui en demandait la suppression avec constance depuis près de vingt ans ! Celui-ci n'est donc guère satisfait, même si Thadée Natanson lui fait miroiter le soutien des comédiens, prêts à sauter sur l'occasion de régler de vieux comptes avec l'administrateur détesté. Avant même de recevoir le récit de l'entrevue, Blum lui écrit le 6 août :

[En-tête : Les Vives eaux, Dammarie-les-Lys (Seine-et-Marne)]

Adresse postale

Adresse télégraphique :

Vosves

Téleg. Restant

Lundi

Mon cher ami,

*Votre dépêche était arrivée au Conseil d'État. On a négligé de s'informer si j'étais là - il est vrai que je n'y suis pas souvent - et on m'a renvoyé ladite dépêche **par la poste** aux Vives-Eaux où elle est arrivée Vendredi (37), en même temps que votre lettre !!*

Vous pensez bien que j'étais désolé de ne pas vous avoir vu. Il est insupportable de se manquer si sottement. Mais j'ai néanmoins vu Briand, et j'ai même, en sortant de chez lui, expédié à Thadée (38) un petit bleu qu'il a dû vous communiquer (39).

Et maintenant quand se verra-t-on ? Il faut que vous veniez ici, mon cher ami. Ni votre

femme ni vous ne regretterez le voyage. Songez que vous possédez de puissantes autos (40), et que nous n'avons que nos jambes, ou le chemin de fer, ce qui est à peu près la même chose (41). Donc, nous vous attendons, pour le jour que vous voudrez, sauf un Dimanche où il faut toujours craindre des importuns.

En tout cas donnez-moi vite de vos nouvelles. J'ai vu Porto-Riche (42). Il avait été touché profondément de votre lettre, de vos lettres. Je crois que si l'affaire est menée avec vigueur, Claretie peut y rester (43). (On m'a dit d'ailleurs qu'il visait la succession de Boissier (44), assez malade, ce qui expliquerait peut-être bien des choses...)

Faites toutes nos amitiés bien vives à votre femme. Je vous embrasse de tout mon coeur, mon cher ami.

Léon Blum (45)

Nouvelle lettre de Blum deux jours plus tard, le 8 août, en réponse aux informations toutes fraîches de son correspondant :

[En-tête : Les Vives eaux, Dammarie-les-Lys (Seine-et-Marne)]

Mercredi

Mon cher ami,

Nos deux lettres ont dû se croiser et j'aurai donc reçu des nouvelles quelques heures après les avoir demandées. Merci d'avoir violé pour moi le serment prêté (46).

La combinaison Briand me paraît fort ingénieuse. Il est d'abord évident pour moi que Claretie n'a dû l'accepter que la rage dans l'âme - et c'est une première satisfaction. Puis je crois comme vous que les comédiens, au moins pour cette fois, sauront vous marquer leur gratitude de cette victoire imprévue qu'ils vous devront (47).

Plus j'y pense, plus je me convaincs que l'hypothèse Boissier-secrétariat perpétuel est la juste. Et je ne serais pas du tout surpris que cette histoire marquât la fin de l'administration Claretie. Il me paraît même possible que Claretie, pour s'assurer l'Académie, veuille prendre prétexte de la réception de votre pièce pour quitter le Théâtre-Français (48).

Tout va donc bien. Sauf qu'il m'est bien difficile, et plus difficile encore à ma femme, d'aller à Paris en ce moment. Un de mes frères doit venir, la bonne de mon petit garçon (49) est malade, etc, etc. Venez donc, cher ami, nous vous en prions.

Toutes nos amitiés à votre femme et bien tendrement à vous.

Léon Blum (50)

On sait qu'au mois de décembre suivant Mirbeau finira par faire accepter sa pièce à Claretie, persuadé qu'il pourra l'édulcorer tout à loisir, mais que, épouvanté par les audaces d'une oeuvre, certes amputée d'un acte, mais qui n'a rien perdu de son caractère scandaleux, l'administrateur, de son autorité privée, interrompra les répétitions, le 4 mars 1908, et ne se résoudra à représenter *Le Foyer*, le 7 décembre suivant, que contraint et forcé par une décision de justice. Alors que nombre de critiques, incompréhensifs ou choqués, feront la fine bouche devant une oeuvre qui, sur une prestigieuse scène d'État, ose mettre en lumière la pourriture des élites et des institutions supposées les plus "respectables", Léon Blum apportera un nouveau coup de main à son compagnon d'armes en se faisant le défenseur attitré de la pièce, où il voit l'un des "*ouvrages les plus riches, les plus originaux et les plus forts qui aient paru depuis longtemps sur le théâtre*". Dans son compte rendu du 8 décembre 1908, il donne deux raisons à son enthousiasme.

Tout d'abord, *Le Foyer* constitue "*la plus large, la plus vigoureuse peinture de moeurs*" : "*Les moeurs de la charité, le personnel de la charité, et, tout au fond, la charité elle-même, voilà ce qu'ont voulu atteindre MM. Mirbeau et Natanson (...). Une oeuvre de charité est charitable lorsqu'on la fonde. Mais elle devient ensuite, par la nécessité même de son fonctionnement, une entreprise, une affaire, une exploitation dont on voudra tirer le meilleur rapport aux moindres*

frais. Comme une maison de commerce, elle sera gérée de façon à procurer à ses patrons honneurs ou profits, et l'on perdra de vue le but initial. Cette déviation est ordinaire, et peut-être inévitable. Dès lors, le dénouement de la pièce, critiqué pour son "immoralité" (51) tout autant que pour son "invraisemblance", lui apparaît au contraire parfaitement justifié : "*L'écroulement lamentable [du foyer du baron Courtin] est le dénouement naturel de l'oeuvre*". Certes, on y trouve une thèse, et Blum est hostile d'ordinaire aux oeuvres à thèse, auxquelles il oppose les "*oeuvres à tendance*". Mais c'est précisément à ce genre apprécié que, selon lui, se rattache *Le Foyer*, où l'on chercherait en vain le raisonneur, le personnage-compère, indispensable aux pièces à thèse.

Ensuite, et cela révèle toute la distance qui sépare la comédie de Mirbeau des oeuvres à thèse, "*les personnages principaux du Foyer ne sont pas des abstractions ou des entités, ce sont des êtres vivants, observés et exprimés sans doute avec cette puissance de grossissement qui caractérise M. Mirbeau, mais qui ne se départissent jamais de leur caractère de réalité, de vérité. (...) Les trois personnages sont vrais et vivants, et c'est par là que leur être paraît émouvant, pitoyable, alors que leurs actes disposeraient à la révolte et au dégoût*". Certes, Mirbeau "*dénonce avec violence et à grand éclat les fautes, les vices, les hypocrisies ; mais à la férocité de la satire se mêle toujours, chez lui, comme une secrète compassion*". Cette compassion, Blum la ressent tout particulièrement à l'égard de la baronne Courtin, en qui il voit, non pas une banale épouse adultère, mais une héroïne romantique : "*Comme les courtisanes romantiques, comme Marion de Lorme ou la Dame aux camélias, Thérèse Courtin est régénérée, ou aspire à se sentir régénérée par l'amour*". Si à la fin du deuxième acte elle finit par accepter d'aller solliciter Biron, son ancien amant, c'est parce qu'"*elle se croit assez forte pour tout obtenir de lui sans rien donner d'elle en échange*" ; et elle se sent rachetée, au troisième acte, par le sacrifice "*mystique*" qu'elle lui fait de son nouvel amant, d'Auberval (52).

On retrouve là toute la finesse et la sûreté de goût que Mirbeau louait en 1904 dans son article de *L'Humanité* et l'on comprend qu'il ait décidément vu en Léon Blum un de ces "*esprits fraternels*" dont l'amitié constituait la meilleure antidote à la neurasthénie et au "*coup de poing de la vieillesse*" qu'il vient de recevoir. Aussi est-il tout disposé à lui exprimer une nouvelle fois son admiration quand le lui propose le directeur de *Comoedia*, quotidien théâtral fondé à l'automne 1907 par Gaston de Pawlowski, à qui Mirbeau écrit le 27 juillet 1909 : "*Vous savez combien j'aime et j'admire Blum et quelle joie ce serait de faire ce que vous me demandez. Mais je suis dans une posture peu favorable pour cela (53). J'ai un catarrhe de l'estomac qui, depuis un mois, me démolit, m'enlève toute volonté et me rend triste à mourir. De plus, voilà huit jours que, rentré de Contrexéville avec une phlébite, légère, dit mon médecin, je suis au lit dans la position que je vous ai dit [sic]. / On me transporte demain à Triel. Je puis en avoir encore pour huit jours, peut-être pour quinze, peut-être aussi pour deux mois. Voilà les délais que m'a fixés le médecin. Les médecins sont toujours gais. / J'ai abandonné tout travail, car je suis maniaque, et dans ma position où l'on m'oblige à me tenir, je me sens tout à fait incapable d'écrire une ligne. Je n'y ai d'ailleurs pas de goût. / Voilà ce que je vous propose. Dès que je serai remis debout, je ferai quelques portraits de critiques (54), d'écrivains dramatiques, et je commencerai par Blum. Cela vous va-t-il ainsi ?" (55)*

Hélas ! la phlébite durera plus longtemps que prévu, le noir pessimisme dans lequel s'enferme de plus en plus notre neurasthénique le mettra dans l'incapacité d'écrire, et les "portraits de critiques" rejoindront beaucoup d'autres oeuvres dans la poubelle des projets avortés. Du moins confirment-ils, une fois de plus, une admiration pour Léon Blum qui ne s'est jamais démentie, et qui était largement payée de retour.

Pierre MICHEL

NOTES

1. Voir par exemple son article dans la *Revue blanche* de février 1894.

2. Voir par exemple ce que Mirbeau pense de "*l'unité socialiste*" en 1905 : "*Qu'est-ce que ça nous fait, l'unité socialiste ?*" (*Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, p. 219).

3. Léon Blum, *Souvenirs sur l'affaire*, Gallimard, coll. Idées, 1981, p. 92.
4. Gilbert Ziebura, *Léon Blum et le Parti Socialiste (1872-1934)*, Armand Colin, 1967, p. 86.
5. *Revue blanche*, 15 juillet 1899, pp. 475-477.
6. L'envoi est signalé, mais non reproduit, dans le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau, en 1919.
7. *L'Oeuvre de Léon Blum*, Albin Michel, 1954, t. I, p. 302.
8. La formule apparaît le 25 mars 1877 dans un article de *L'Ordre de Paris* consacré à *La Fille Élisa* d'Edmond de Goncourt (reproduit par mes soins dans les *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 2, 1994).
9. Lettre signalée dans le catalogue de la vente Sotheby, à Monaco, le 12 octobre 1987. Signalons qu'à cette époque Blum et Mirbeau sont déjà suffisamment amis pour que Blum passe par Mirbeau pour obtenir que Huysmans lui fasse envoyer les bonnes feuilles de *L'Oblat*, auquel il consacrera un article dans le *Gil Blas* du 9 mars 1903. Voir le *Bulletin J.-K. Huysmans* de décembre 1936, p. 7.
10. Cf. la préface de mon édition des *Affaires*, Éd. de Septembre-Archimbaud, pp.7-18.
11. *La Renaissance latine*, 15 mai 1903, p. 445.
12. Cf. la *Correspondance avec Rodin*, Éd. du Lérot, Tusson, 1988, p. 220 : "Il ne m'a pas convenu de rester à L'Humanité, où tout est sacrifié à la politique et où les écrivains ne comptent pas." Sur la collaboration de Mirbeau à *L'Humanité*, voir notre biographie d'*Octave Mirbeau*, Séguier, 1990, pp. 743-750, et ma contribution sur "Mirbeau et Jaurès", dans les Actes du colloque *Jaurès et les écrivains*, Centre Charles Péguy, Orléans, 1994, pp. 111-118.
13. Dès 1901, Blum a rendu compte du premier roman de la poétesse, *Le Coeur innombrable*. En dépit de quelques réserves ("composition hésitante", "surcharge", et "comme une barbarie involontaire"), il se disait "conquis dès les premières pages". Il y admirait "une acuité extraordinaire de jugement et de sensation", et y voyait "le plus beau roman poétique" qu'il connût "dans aucune littérature" (*L'Oeuvre de Léon Blum*, t. I, p. 95). Mais, dès 1905, il sera déçu par *La Domination*, roman sur lequel il eût préféré se "taire" (*ibid.*, p. 98).
14. Mirbeau voit dans le roman une forme vulgaire et dépassée. Voir le chapitre VI de ma synthèse sur *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1995.
15. Le 20 novembre 1892, dans un article du *Journal*, "Lilith", signé d'un pseudonyme ignoré d'Alice, Jean Maure, Mirbeau écrivait que "la femme est inapte à tout ce qui n'est ni l'amour, ni la maternité", et qu'"elle n'a qu'un rôle dans l'univers : faire l'amour, c'est-à-dire perpétuer l'espèce"... (article recueilli dans notre édition des *Combats littéraires* à paraître en 1996 aux Éditions de Septembre-Archimbaud).
16. Dans l'article sur "Lilith" (*loc. cit.*), Mirbeau écrivait que la femme "possède", "domine" et "torture" l'homme, lequel, "dans l'immense besoin d'aimer qui est en lui", accepte tout de la femme... Il est bien placé pour le savoir !
17. Mirbeau pense sans doute à Séverine, Lucie Delarue-Mardrus et Colette. On peut se demander si l'allusion à celles qui "furent" jolies ne vise pas Alice Mirbeau, jadis célébrée pour sa beauté, et qui a entrepris sa rédemption par le verbe en publiant deux romans : *Mademoiselle Pomme* (1886) et *La Famille Carmettes* (1888)... Sur Alice, voir ma monographie *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, d. À l'Écart, Alluyes, 1994.
18. Mirbeau se rend bien compte que sa "gynécophobie", selon le mot de Léon Daudet, résulte de pulsions inconscientes et d'expériences douloureuses et peu avouables.
19. Mirbeau loue chez Anna de Noailles un impressionnisme proche du sien.
20. *La Nouvelle espérance* (1903) est un roman en partie autobiographique, qui évoque la vie d'une femme du monde. C'est de ce roman que devait parler le collègue de Mirbeau à l'Académie Goncourt.
21. L'enthousiasme de Mirbeau ne sera pas beaucoup plus durable que celui de Blum : l'exemplaire des *Éblouissements* que lui adressera Anna de Noailles en 1907, avec une belle dédicace ("*À M. Octave Mirbeau, en grande admiration*") ne sera qu'en partie découpé, comme le précise de la catalogue de la vente du 24 novembre 1959, à l'Hôtel Drouot ; et surtout, dans *La 628-E 8*, qui paraît en novembre de la même année, il se moquera, sans la nommer, de la poétesse et de sa cour d'admiratrices béates (réédition critique à paraître prochainement aux Éditions de Septembre).
22. *L'Humanité*, 11 septembre 1904. L'article lui vaudra une lettre de remerciement de la comtesse de Noailles (lettre signalée dans le catalogue de la bibliothèque de Mirbeau).
23. Exemplaire signalé par le catalogue de la librairie "Les Arcades", septembre 1995 (renseignement communiqué par Max Coiffait). Chahine y a laissé un portrait de Mirbeau. Rappelons que le prieuré Saint-Michel de Crouettes (Orne), où a eu lieu le premier colloque Mirbeau, en juin 1991, présente maintenant un musée Edgar Chahine, aménagé par le fils de l'artiste.
24. Sur "la bataille du Foyer", voir mon article dans la *Revue d'histoire du théâtre*, 1991, n° 3 ; et la biographie d'*Octave Mirbeau*, Séguier, 1990, pp. 775-783, 815-826 et 829-836.
25. Le catalogue de la bibliothèque de Mirbeau en signale cinq. Il y en a donc une qui n'a pas encore été retrouvée.
26. Mirbeau est également allé frapper à la porte de l'étage supérieur : le 30 juillet, il est allé trouver son ami Clemenceau, alors président du Conseil, lequel n'a guère semblé désireux d'user de son autorité.
27. Recueilli dans notre édition de *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, pp. 139-141.
28. Sur l'admiration de Mirbeau pour Briand, voir mon article "Mirbeau et le paysage politique français en 1909" dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 2, 1995.

29. Mirbeau habite alors au 68 (bientôt 84) de l'avenue du Bois, depuis novembre 1901.
30. Reçu en 1895 au concours d'entrée au Conseil d'État, Léon Blum a été nommé auditeur de deuxième classe le 16 décembre de la même année, puis auditeur de première classe le 8 mai 1900. Il passera maître de requêtes le 10 novembre 1907.
31. Cette insistance sur son rôle de "témoin" est révélatrice de son peu de confiance - partagé évidemment par Mirbeau - en la parole d'un ministre, fût-il socialiste.
32. Le "nous" englobe sa femme, Lise Bloch, épousée en février 1896, et que Mirbeau semble n'avoir guère appréciée. Selon Jean Lacouture, elle était du genre "*femme savante*" et passait aux yeux de beaucoup pour snob et autoritaire (Léon Blum, Éd. du Seuil, 1977, pp. 106-107).
33. Collection Pierre Michel.
34. Les Mirbeau passent une partie de l'année - la belle saison - au "château" de Cormeilles-en-Vexin, hôtel du XVIII^e siècle acheté par Alice en 1904.
35. Lors de la bataille des *Affaires*, qui a commencé en mai 1901, Claretie a joué double jeu. Tout en feignant de soutenir Mirbeau, il a, en coulisses, fait pression sur deux comédiens membres du comité de lecture pour qu'ils ne reçoivent la pièce qu'"à corrections", afin de susciter un beau scandale qui lui soit profitable. Calcul machiavélique couronné de succès : la suppression du comité de lecture, en octobre 1901, lui a permis d'être désormais seul maître à bord. Voir notre biographie d'*Octave Mirbeau* pp. 670-672 et 683-688.
36. Collection Pierre Michel.
37. C'est-à-dire le 3 août.
38. Thadée Natanson était officiellement co-signataire du *Foyer*, dont il n'a pas écrit une ligne. Mais du moins a-t-il aidé Mirbeau de ses conseils et lui a-t-il soumis des projets de corrections. Dans une lettre de Thadée à Mirbeau du 5 août (collection Pierre Michel), il était question que les deux amis aillent ensemble déjeuner chez Blum le lendemain. Apparemment la chose ne s'est pas faite, pour des raisons que j'ignore.
39. Nous ignorons malheureusement le contenu de ce petit bleu, dont Thadée ne parle pas dans les lettres qu'il adresse à cette époque à Mirbeau.
40. Mirbeau possédait alors deux voitures, dont une Charron, la fameuse 628-E 8. Voir l'article d'Alain Gendrault sur "Octave Mirbeau et Fernand Charron" dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 2, 1995.
41. Cette phrase implique que Mirbeau l'avait invité à le venir voir à Cormeilles.
42. Georges de Porto-Riche (1849-1930), célèbre auteur dramatique, venait de retirer sa pièce *Le Vieil homme* à la Comédie-Française, à cause des atermoiements de Claretie. L'administrateur, pour sa part, accusait *Le Foyer*, à cause de la priorité qu'il prétendait lui avoir accordée, d'être responsable de ce retrait, et Mirbeau, outré de cette accusation absurde autant qu'odieuse, avait décidé de solliciter le témoignage de Porto-Riche. Natanson a également rencontré Porto-Riche et évoque sa reconnaissance et sa sympathie (*loc. cit.*).
43. En fait Claretie ne sera pas obligé de démissionner et Mirbeau accusera Clemenceau, alors président du Conseil, d'avoir fait preuve de mollesse.
44. Le latiniste Gaston Boissier (1823-1908) était secrétaire perpétuel de l'Académie Française depuis 1895 ; il était malade et fort âgé. Mirbeau reprendra à son compte l'explication de Blum lors de sa prochaine entrevue avec Clemenceau, à qui il expliquera le refus de Claretie par ses ambitions académiques.
45. Collection Pierre Michel.
46. Dans leur interview par Georges Bourdon, parue dans *Le Figaro* du 8 août et signée "un Renseigné", Mirbeau et Natanson s'étaient engagés à ne rien révéler de leur entrevue avec Aristide Briand, que le journaliste avait évoquée dans son article de la veille..
47. Mirbeau sera effectivement soutenu avec vigueur par Blanche Pierson, Julia Bartet et Maurice de Féraudy, qui interpréteront trois des quatre principaux rôles du *Foyer*. Mais pour l'heure, selon Thadée Natanson, son principal soutien, fort inattendu, est Le Bargy, jadis hostile aux *Affaires* (*loc. cit.*).
48. Hypothèse démentie par les faits : Claretie, toute honte bue, s'accrochera au contraire à son poste, et Clemenceau n'osera pas le virer, s'attirant le courroux de notre dramaturge dépité..
49. Robert Blum, enfant unique de Léon et Lise Blum, est né en février 1902.
50. Collection Pierre Michel.
51. "L'immoralité", c'est l'impunité du baron Courtin, et, plus encore, la croisière sur le yacht de Biron, où se retrouvent en bonne harmonie l'épouse adultère, le mari consentant - qui va pouvoir écrire sereinement son discours académique sur les prix de vertu ! -, l'ancien amant et le nouveau. "L'invraisemblance", ce serait le chantage exercé par un émissaire du gouvernement sur Courtin ; la collusion entre politiciens de bords opposés au détriment de la plus élémentaire justice ; et aussi le rachat du "Foyer" de Courtin par un entrepreneur sans scrupules, bien décidé à le rentabiliser au mieux en surexploitant sans merci la main-d'oeuvre corvéable des fillettes.
52. *Comoedia*, 8 décembre 1908.
53. Victime d'une phlébite, il a "*une jambe en l'air*" et il est "*tout étendu, position qui n'est pas très commode pour écrire*", écrivait-il au début de la lettre.

54. Mirbeau a déjà réalisé toute une série de "Portraits de critiques" dans *Les Grimaces* de 1883. Ils étaient signés du pseudonyme transparent d'Auguste.

55. Collection Pierre Michel. Je n'ai retrouvé aucune trace de l'article promis dans la collection de *Comoedia*.

1. Dès 1901, Blum a rendu compte du premier roman de la poétesse, *Le Coeur innombrable*. En dépit de quelques réserves ("*composition hésitante*", "*surcharge*", et "*comme une barbarie involontaire*"), il se disait "*conquis dès les premières pages*". Il y admirait "*une acuité extraordinaire de jugement et de sensation*", et y voyait "*le plus beau roman poétique*" qu'il connût "*dans aucune littérature*" (*L'Oeuvre de Léon Blum*, t. I, p. 95). Mais, dès 1905, il sera déçu par *La Domination*, roman sur lequel il eût préféré se "*taire*" (*ibid.*, p. 98).

2. Mirbeau voit dans le roman une forme vulgaire et dépassée. Voir Pierre Michel, chapitre VI des *Combats d'Octave Mirbeau*, *loc. cit.*.

3. Sur ce thème, cf. *supra* "Lilith", 20 novembre

4. Dans l'article sur "Lilith" (*loc. cit.*), Mirbeau écrivait que la femme "*possède*", "*domine*" et "*torture*" l'homme, lequel, "*dans l'immense besoin d'aimer qui est en lui*", accepte tout de la femme... Il est bien placé pour le savoir !

5. Mirbeau pense sans doute à Séverine, Lucie Delarue-Mardrus et Colette. On peut se demander si l'allusion à celles qui "*furent*" jolies ne vise pas Alice Mirbeau, jadis célébrée pour sa beauté, et qui a entrepris sa rédemption par le verbe en publiant deux romans : *Mademoiselle Pomme* (1886) et *La Famille Carmettes* (1888)...

6. Mirbeau se rend bien compte que sa "*gynécophobie*", selon le mot de Léon Daudet, résulte de pulsions inconscientes et d'expériences douloureuses et peu avouables. Cf. *supra* ce qu'il écrivait de Strindberg le 1er février 1895.

7. Mirbeau loue chez Anna de Noailles un impressionnisme proche du sien.

8. *La Nouvelle espérance* (1903) est un roman en partie autobiographique, qui évoque la vie d'une femme du monde. C'est de ce roman que devait parler le collègue de Mirbeau à l'Académie Goncourt.

9. L'enthousiasme de Mirbeau ne sera pas beaucoup plus durable que celui de Blum :

l'exemplaire des *Éblouissements* que lui adressera Anna de Noailles en 1907, avec une belle dédicace ("*À M. Octave Mirbeau, en grande admiration*") ne sera qu'en partie découpé, comme le précise de la catalogue de la vente du 24 novembre 1959, à l'Hôtel Drouot ; et surtout, dans *La 628-E 8*, qui paraît en novembre de la même année, il se moquera, sans la nommer, de la poétesse et de sa cour d'admiratrices béates (*infra*, "*Les Femmes allemandes et M. Paul Bourget*")

10. L'article vaudra à Mirbeau une lettre de remerciement de la comtesse de Noailles (lettre signalée dans le catalogue de la vente de la bibliothèque Mirbeau, 1919).